

Débats et réflexions sur la révolution chinoise - 7 - Révolution ininterrompue, monde rural, émancipation féminine, sinisation du marxisme, “communismes nationaux” et contraintes historiques

vendredi 16 mars 2012, par [ROUSSET Pierre](#) (Date de rédaction antérieure : 1er mars 1987).

Nous reproduisons ci-dessous le chapitre 6 du Cahier d'études et de recherches n° 3 publié en mars 1987 [1]. Puisque l'on revient dans ce chapitre sur la question de la “sinisation” du marxisme, rappelons l'avertissement en introduction à la partie 3 de cette série : on touche à un domaine que je maîtrise particulièrement mal (à savoir la comparaison des cultures chinoise et occidentale). Il en va de même de la question des formations sociales en Chine (ou plutôt dans les diverses régions chinoises) et des nombreux débats théoriques des années 1960-1980 sur la paysannerie dans les pays dépendants.

Pour la présentation de cette série et le chapitre 1, voir sur ESSF (article 24449), [Débats et réflexions sur la révolution chinoise - 1 - Les années 1920 et la question du front uni PCC-Guomindang](#)

Pour le chapitre 2, voir sur ESSF (article 24451), [Débats et réflexions sur la révolution chinoise - 2 - Les « possibles » des années 1920 et la genèse du maoïsme](#)

Pour le chapitre 3, voir sur ESSF (article 24462), [Débats et réflexions sur la révolution chinoise - 3 - « Sinisation », nationalisation, internationalisation du marxisme et la stalinisation du Comintern](#)

Pour le chapitre 4, voir sur ESSF (article 24493), [Débats et réflexions sur la révolution chinoise - 4 - La formation de la direction maoïste et de sa conception de la guerre populaire prolongée](#)

Pour le chapitre 5 (première partie), voir sur ESSF (article 24492), [Débats et réflexions sur la révolution chinoise - 5 - L'invasion japonaise : résistance nationale, guerre civile et front uni](#)

Pour le chapitre 5 (seconde partie), voir sur ESSF (article 24549), [Débats et réflexions sur la révolution chinoise - 6 - Retour sur la conception du front uni dans la stratégie maoïste](#)

Pour le chapitre 7 (première partie), voir sur ESSF (article 24601), [Débats et réflexions sur la révolution chinoise - 8 - L'enjeu politique des négociations de paix. Guerre civile, conquête du pouvoir et processus de révolution permanente](#)

Pour le chapitre 7 (seconde partie), voir sur ESSF (article 24602), [Débats et réflexions sur](#)

[la révolution chinoise - 9 - Retour sur le PCC, les formations sociales et quelques pistes de réflexion](#)

Sommaire

- [Chapitre 6 : Le maoïsme de \(...\)](#)
 - [La révolution ininterrompue](#)
 - [La "sinisation" du marxisme](#)
 - [La question paysanne](#)
 - [L'administration révolutionnaire](#)
 - [Stalinisme et "communismes \(...\)](#)
-

Chapitre 6 : Le maoïsme de Yan'an Révolution et contraintes historiques

Le Mao, figure de l'enseignant, qui met ses interlocuteurs en garde contre la transformation de l'expérience chinoise en un modèle universel contraste avec le Mao du culte de la personnalité, Guide infallible et Soleil rouge des peuples du monde. Ce contraste apparaît dès les années 1930-1940, au moment où le maoïsme s'affirme comme une doctrine et Yan'an comme le symbole d'un projet de société.

En 1938-1939, Mao Zedong consolide son autorité. Un réseau de bases territoriales communistes se reconstitue. Le gros de la 8^e Armée de route, avec Peng Dehuai et Zhu De, opère dans le Shanxi [2]. La 4^e Armée nouvelle se trouve dans le bassin du Bas-Yangzi, à l'ouest de Shanghai et s'infiltré, avec Chen Yi [3], au nord du fleuve. Des unités communistes se regroupent dans le Shandong (à mi-chemin entre Shanghai et Pékin) et dans le sud du pays (au nord de Canton). Une quinzaine de bases rouges se forment dans le pays [4].

La base du Shaan-Gan-Ning [5], établie dans une région de collines déshéritées, est ancienne (1931). Elle n'est pas située derrière les lignes japonaises et s'ouvre sur la Chine du Guomindang. Elle abrite la direction nationale du parti, l'Université de la Résistance (Kangda) ; les personnalités démocratiques, les journalistes étrangers sont invités à s'y rendre. Yan'an reste la capitale de guerre du PCC et devient un symbole. Vingt ans après l'adhésion de Mao au communisme, dix ans après l'épreuve de la Deuxième Révolution chinoise, c'est de là que Mao développe ses conceptions stratégiques, qu'il aborde les questions théoriques et culturelles, que le marxisme est "sinisé", qu'un vaste "mouvement de rectification" est engagé, qu'un certain type de pratique sociale est systématisé, que commence le culte de la personnalité.

La révolution ininterrompue

L'histoire de Mao Zedong est celle d'un combat pour la conquête révolutionnaire du pouvoir d'Etat. C'est l'axe autour duquel s'articulent les divers éléments de sa politique, l'horizon de ses choix tactiques, la pomme de discorde qui l'amène à s'opposer aux volontés de Staline, la clef de sa théorie de la révolution ininterrompue.

En février 1940, Mao publie *La Nouvelle Démocratie*. « *La particularité historique de la révolution chinoise, c'est qu'elle se divise en deux phases : la phase démocratique et la phase socialiste, et que*

la première phase n'est déjà plus celle de la démocratie en général, mais celle d'une démocratie d'un type nouveau, chinois, celle de la nouvelle démocratie... » [6]

« Considérées d'après leur nature sociale, les nombreuses formes de régime politique existant dans le monde se ramènent pour l'essentiel aux trois types suivants : 1° république de dictature bourgeoise ; 2° république de dictature prolétarienne ; et 3° république de la dictature de plusieurs classes révolutionnaires. (...) Le troisième type est une forme transitoire qui existe dans les colonies et semi-colonies révolutionnaires (...) Ce seront des États de démocratie nouvelle où plusieurs classes anti-impérialistes s'uniront pour exercer conjointement la dictature. » [7]. « Cette révolution n'est déjà plus la révolution ancienne, dirigée entièrement par la bourgeoisie (...), c'est une nouvelle révolution, dirigée par le prolétariat ou comportant la participation du prolétariat à la direction, dont le but à la première étape est la création d'une société de démocratie nouvelle et d'un Etat caractérisé par la dictature commune de toutes les classes révolutionnaires [la bourgeoisie incluse]... » [8]

Avec la "démocratie nouvelle", Mao défend-il une perspective stalinienne de "révolution par étape", la "dictature conjointe" devant mettre le prolétariat à la remorque de la bourgeoisie et la lutte socialiste étant en pratique abandonnée ? Texte public, *La Démocratie nouvelle s'adresse aux "forces intermédiaires"*. Mao note néanmoins que la révolution démocratique « *n'est plus une partie de l'ancienne révolution mondiale bourgeoise et capitaliste, mais une partie de la nouvelle révolution mondiale, une partie de la révolution socialiste prolétarienne mondiale... » [9]*

Dans un important ouvrage de 1939, *La révolution chinoise et le Parti communiste chinois* [10], Mao Zedong présente son analyse du processus révolutionnaire chinois : « *Etant donné que la société chinoise est encore une société coloniale, semi-coloniale et semi-féodale, (...) étant donné que les tâches de la révolution chinoise consistent à réaliser la révolution nationale et la révolution démocratique (...), la révolution chinoise à son étape actuelle ne possède pas un caractère socialiste, mais un caractère démocratique bourgeois. »*

« Toutefois, l'actuelle révolution démocratique bourgeoise en Chine n'est déjà plus (...) de l'ancien type (...) mais une révolution démocratique spéciale, d'un type nouveau [que] nous appelons révolution de démocratie nouvelle, [qui] est une partie de la révolution socialiste prolétarienne mondiale [et] s'oppose résolument à l'impérialisme, c'est-à-dire au capitalisme international. Au point de vue politique, elle prend la forme de la dictature révolutionnaire et démocratique de l'union de plusieurs classes révolutionnaires, dirigées contre les impérialistes et les réactionnaires traîtres au pays, et s'oppose à la transformation de la société chinoise en une société de dictature bourgeoise. Au point de vue économique, elle consiste à remettre à la gestion de l'Etat les gros capitaux et les grandes entreprises appartenant aux impérialistes et aux réactionnaires traîtres (...) à partager les grandes propriétés foncières et à en faire la propriété des paysans, tout en appuyant les petites et moyennes entreprises privées [11], et en laissant intactes les exploitations des paysans riches. Par conséquent, si cette révolution de type nouveau fraie, d'une part, la voie au capitalisme, elle crée, d'autre part, les conditions préalables du socialisme. L'étape actuelle de la révolution chinoise est une étape de transition qui se place entre la liquidation de la société coloniale, semi-coloniale et semi-féodale et l'édification d'une société socialiste ; elle est un nouveau processus révolutionnaire (...). Ce processus n'est apparu qu'à la suite de la Première Guerre mondiale et de la révolution d'Octobre en Russie ; en Chine, il a commencé en 1919 avec le Mouvement du 4 Mai. Ce que nous appelons la révolution de démocratie nouvelle, c'est la révolution anti-impérialiste et antiféodale des larges masses populaires sous la direction du prolétariat ; c'est la révolution du front uni de toutes les classes révolutionnaires" [12] (...).

« Cette révolution de démocratie nouvelle est très différente des révolutions démocratiques qu'ont connues les pays d'Europe et d'Amérique au cours de leur histoire ; elle n'établit pas la dictature de

la bourgeoisie, mais la dictature du front uni de toutes les classes révolutionnaires [13]. (...) Cette révolution de démocratie nouvelle diffère également de la révolution socialiste, car elle se borne à renverser l'impérialisme et les réactionnaires traîtres à la patrie, et ne renverse point les éléments capitalistes qui sont encore capables de participer à la lutte contre l'impérialisme et le féodalisme (...) ».

« [Il] ne fait aucun doute que les perspectives de la révolution chinoise mènent non pas au capitalisme, mais au socialisme [14] (...) Dans la Chine économiquement arriérée, un certain développement du capitalisme est une conséquence inévitable de la victoire de la révolution démocratique. [Ce] n'est là qu'une des conséquences de la révolution chinoise, et non pas son résultat global [qui] sera (...) d'une part, le développement de facteurs capitalistes, mais d'autre part le développement de facteurs socialistes. (...) Il y aura une augmentation du poids spécifique du prolétariat et du Parti communiste parmi les forces politiques de l'ensemble du pays. La paysannerie, les intellectuels, la petite bourgeoisie ou bien ont déjà reconnu, ou bien reconnaîtront, l'hégémonie du prolétariat et du Parti communiste. (...) Si l'on ajoute encore les avantages de la situation internationale, on peut considérer comme hautement probable que le résultat final de la révolution démocratique bourgeoise en Chine sera d'éviter la voie capitaliste de développement et d'engager le pays sur la voie du socialisme. (...) »

« La révolution chinoise prise dans son ensemble comporte une double tâche [démocratique bourgeoise et prolétarienne socialiste] (...). Or la direction, en ce qui concerne cette double tâche, repose entièrement sur les épaules du parti du prolétariat chinois - le Parti communiste. Sans la direction du Parti communiste, aucune révolution ne saurait réussir. »

« Achever la révolution démocratique (...) et préparer la transition lorsque toutes les conditions concrètes nécessaires auront été réunies, à l'étape de la révolution socialiste : voilà dans sa totalité la grande et glorieuse tâche révolutionnaire du Parti communiste chinois. Chaque communiste (...) ne doit absolument pas s'arrêter à mi-chemin (...) Chaque communiste doit savoir que le mouvement communiste chinois [15] dans son ensemble embrasse la totalité du mouvement révolutionnaire comprenant les deux étapes de la révolution démocratique et de la révolution socialiste. Ce sont deux processus révolutionnaires de nature différente, et c'est seulement après avoir accompli le premier qu'on peut accomplir le second. La révolution démocratique constitue la préparation nécessaire de la révolution socialiste, et la révolution socialiste est la tendance inévitable du développement de la révolution démocratique. (...) Ce n'est que si l'on connaît la différence entre la révolution démocratique et la révolution socialiste, et en même temps les liens qui les unissent, qu'on peut diriger correctement la révolution chinoise. »

« En dehors du Parti communiste chinois, il n'y a aucun parti politique (qu'il soit bourgeois ou petit-bourgeois) qui soit capable d'assumer la direction de ces deux grandes révolutions [démocratique et socialiste]. » [16]

Ce texte comprend quatre idées-forces concernant la trajectoire de la révolution dans les pays de type chinois :

- Les deux étapes (démocratique et socialiste) de la lutte révolutionnaire font partie d'un seul et même processus d'ensemble. La stratégie vise à assurer la transition [17] de la première à la deuxième révolution.
- La plus grande attention doit être accordée aux étapes dans ce processus de transition entre révolutions démocratique et socialiste, car elles impliquent des tâches concrètes de nature différente.

- Le parti communiste doit assurer sa direction sur l'ensemble du processus révolutionnaire (y compris sa première étape démocratique).
- Avec l'achèvement de la révolution démocratique, la Chine peut éviter la voie de développement capitaliste et s'engager dans la voie de développement socialiste.

Mao mène, à propos du deuxième point, une violente polémique contre les conceptions attribuées à Trotski : « *Nous sommes partisans de la théorie de la transition, et non de la théorie trotskyste de la révolution permanente ni des idées semi-trotskystes de Li Lisan. Nous proposons de passer par toutes les étapes nécessaires de la République démocratique pour arriver au socialisme. Nous sommes contre le suivisme, mais aussi contre l'aventurisme et la précipitation.* » [18].

La théorie de la révolution permanente ne nie pas l'existence des étapes démocratique et socialiste dans le processus révolutionnaire [19]. On peut même dire que la distinction et le lien entre ces deux étapes constituent le point de départ de cette théorie. Pour Trotski, la révolution permanente « *comprend, d'abord, le problème du passage de la révolution démocratique à la révolution socialiste. Et c'est là au fond son origine historique* » [20] C'est « *cette idée-là qui était contenue dans le terme de révolution permanente, c'est-à-dire ininterrompue, cette idée d'une révolution qui passe immédiatement de la phase bourgeoise à la phase socialiste. Pour exprimer la même idée, Lénine adopta plus tard l'excellente expression de transcroissance de la révolution bourgeoise en révolution socialiste* » [21].

« *La révolution permanente n'est pas un bond du prolétariat, mais la transformation de la nation sous la direction du prolétariat* » [22]. S'il est possible de sauter par dessus l'étape de développement capitaliste, il est néanmoins indispensable de prendre en compte l'évolution de la conscience des masses et des tâches, les exigences tactiques du combat [23] : « *toute tentative pour sauter par dessus les étapes concrètes, c'est-à-dire objectivement déterminées dans l'évolution des masses, n'est qu'un aventurisme politique* » [24].

« *Je n'ai jamais nié le caractère bourgeois de la révolution [dans un pays arriéré] quant à ses tâches historiques immédiates ; je l'ai nié seulement quant à ses forces motrices et à ses perspectives* » [25].

Ce que Trotski rejette, dans sa théorie de la révolution permanente, c'est qu'à l'époque impérialiste, dans les pays arriérés, une étape de développement historique capitaliste soit nécessaire et possible entre la victoire de la révolution démocratique et le début de la révolution socialiste. Le prolétariat doit donc assumer la direction de la révolution démocratique bourgeoise [26] qui débouche sur l'établissement de sa dictature en alliance avec la paysannerie.

La dictature du prolétariat est le pivot grâce auquel le processus de transcroissance de la révolution démocratique en révolution socialiste peut se réaliser. Cette thèse essentielle de la théorie de la révolution permanente n'est ni gauchiste ni sectaire. Le point d'appui que représente le contrôle de l'appareil étatique permet au prolétariat de nouer des alliances avec la paysannerie et, si nécessaire, des secteurs de la bourgeoisie. L'alliance de classe entre paysannerie et prolétariat reste au cœur du processus révolutionnaire [27].

La formule de "dictature du prolétariat entraînant derrière lui les masses paysannes" [28] différencie deux questions : celle des alliances sociales (ouvrière et paysanne) et celle de la nature de classe du pouvoir d'Etat (prolétarienne). La formule originelle de Lénine, "dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie", mêlait ces deux plans [29]. L'expérience de la révolution russe a amené les bolcheviques, Lénine en tête, à qualifier le pouvoir né de la révolution d'Octobre de dictature du prolétariat, et l'alliance sociale d'ouvrière et paysanne.

La formule maoïste de “dictature de toutes les classes révolutionnaires” combine à nouveau ces deux plans qui méritent pourtant d’être distingués par qui veut clarifier l’analyse du processus révolutionnaire dans son ensemble. Mais les écrits comme la pratique maoïste montrent que la lutte pour l’hégémonie communiste est au cœur des conceptions de Mao : *« Il y aura diverses étapes dans le développement de la révolution démocratique (...). Le passage de la prépondérance de la bourgeoisie [30] à la prépondérance du prolétariat constitue un long processus de lutte (...) pour l’hégémonie. L’évolution de ce processus dépendra du succès du Parti communiste en élevant le degré de conscience et d’organisation du prolétariat [ainsi quel de la paysannerie et de la petite bourgeoisie urbaine. »*

« L’allié solide du prolétariat, c’est la paysannerie ; puis vient la petite bourgeoisie urbaine. La bourgeoisie, elle, est notre rivale dans la lutte pour l’hégémonie. Notre victoire sur les hésitations et l’inconséquence de la bourgeoisie dépendra de la force des masses populaires et de la justesse de notre politique ; autrement la bourgeoisie l’emportera au contraire sur le prolétariat » [31].

On peut relever dans les formulations maoïstes de l’époque une indétermination et une imprécision théorique. L’indétermination (sur les rythmes et la forme que prendront les rapports avec la moyenne bourgeoisie) s’explique aisément. L’expérience de 1927 est une expérience négative, il faut encore une expérience positive pour clarifier complètement les rapports de classes dans la révolution chinoise. La réalité elle-même reste partiellement indéterminée : ce qu’elle sera dépend du résultat des luttes [32].

L’imprécision des formules théoriques concerne la question de l’Etat et rappelle celle de Lénine en 1905 [33]. Elle révèle notamment à quel point le stalinisme fait écran entre les partis communistes nationaux et l’expérience vivante de la révolution russe. En déifiant Lénine et en excommuniant les autres dirigeants et théoriciens marxistes russes (comme Trotski et Boukharine), la bureaucratie soviétique interdit l’assimilation critique de l’histoire du bolchevisme [34]. Mao travaille les œuvres de Lénine, mais son élaboration théorique reste tributaire de la chape de plomb stalinienne.

La “sinisation” du marxisme

Le processus de sinisation du marxisme est engagé à la fin des années trente. Il prépare le Mouvement de “rectification” [35] de 1941-1944. Il faut unifier le parti au tour de la “ligne de masse”, combattre le dogmatisme et l’élitisme. Avec Mao, Liu Shaoqi [36], est l’un des principaux animateurs de cette campagne, véritable “lutte interne” qui doit éradiquer les “trois erreurs” que sont le subjectivisme, le sectarisme et le formalisme.

Mao déclare, en octobre 1938, que si *« la formation marxiste du Parti chinois a fait de grands progrès (...) on ne saurait dire encore que cette formation soit universelle ni profonde. A cet égard, nous sommes obligés de nous incliner devant certains partis frères de l’étranger. Et pourtant, nous avons la tâche de conduire un grand peuple de 450 millions d’hommes dans une lutte historique sans précédent (...). Par conséquent, l’étude de la théorie est une condition de la victoire. (...) Camarades, il faut absolument étudier le marxisme. »*

« Un autre objet de nos études consiste à étudier notre héritage historique et à en faire un bilan critique en nous servant de la méthode marxiste. L’histoire de notre grand peuple depuis plusieurs millénaires est caractérisée par des particularités nationales et par bien des choses précieuses (...). Nous sommes des historicistes marxistes et nous ne devons pas mutiler l’histoire. De Confucius à Sun Yatsen (...) nous devons nous constituer les héritiers de tout ce qu’il y a de précieux dans notre passé. (...) Il n’existe point de marxisme abstrait, mais seulement du marxisme concret. Ce que nous appelons marxisme concret est le marxisme qui a pris une forme nationale, le marxisme appliqué à

la lutte concrète dans les conditions concrètes de la Chine, et non pas utilisé de façon abstraite (...). »

« Par conséquent, la sinisation du marxisme (...) devient un problème que tout le parti doit comprendre et résoudre sans délai. Il faut en finir avec les formules toutes faites de l'étranger, il faut chanter un peu moins des refrains vides et abstraits. Il faut cesser notre dogmatisme, et le remplacer par quelque chose de neuf et vivant, par un style chinois et une manière chinoise, agréable à l'oreille et à la vue de simples gens de Chine. » [37].

En 1942, Mao note en ouvrant l'école du Parti à Yan'an que *« si nous n'avons pas créé notre propre théorie, conforme aux besoins concrets de la Chine, et ayant son caractère spécifique, alors il serait absurde de nous appeler des théoriciens marxistes (...) si nous ne voyons que les œuvres de Marx, Engels, Lénine et Staline sur les rayons de la bibliothèque, alors on peut difficilement nier que nos résultats sur le front théorique sont très mauvais. (...) [Nous avons besoin de] théoriciens qui soient capables, en s'appuyant sur la position, le point de vue et la méthode de Marx, Engels, Lénine et Staline, d'expliquer correctement les problèmes réels qui se manifestent au cours de l'histoire et de la révolution, qui puissent donner une interprétation scientifique et une explication théorique des problèmes économiques, politiques, militaires, culturels et autres de la Chine (...). »*

« Le marxisme-léninisme n'a point de beauté, ni de valeur mystique ; il est simplement très utile. Jusqu'à l'heure actuelle, il semble pourtant qu'il y ait beaucoup de gens qui regardent le marxisme-léninisme comme une panacée tout prête. (...) Tous ceux qui considèrent le marxisme-léninisme comme un dogme religieux appartiennent à cette espèce de gens stupides et ignares. A des gens pareils, il faut dire sans détour : « votre dogme est dépourvu d'utilité - ou, pour utiliser une phrase moins polie, "votre dogme est vraiment moins utile que de la merde". Nous voyons que la merde des chiens peut enrichir les champs, et que la merde humaine peut nourrir les chiens, Et les dogmes ? » [38].

Mao Zedong n'a pas durablement fait du terme de "sinisation du marxisme" un vocable clef de sa doctrine. Pourtant, le processus de sinisation du marxisme illustre certains traits essentiels du maoïsme [39]. La nécessité d'appliquer le marxisme à la réalité chinoise, de l'utiliser pour comprendre la Chine mais aussi de l'adapter, de le "désoccidentaliser", est au cœur de la problématique maoïste.

La formation intellectuelle de Mao est complexe. L'apôtre des "choses précieuses" de l'histoire nationale chinoise ne doit pas faire oublier qu'il est un enfant du Mouvement du 4 Mai, profondément iconoclaste, critique violent de Confucius et de la tradition. Mao n'a jamais voyagé à l'étranger avant 1949 et ne connaît pas les langues occidentales ; cela limite radicalement son horizon. Mais il est aussi un semi-autodidacte qui a absorbé tout ce que la Chine des années vingt offre comme traductions ; il a été ainsi soumis à un ensemble varié d'influences idéologiques [40]. Il est fort cultivé, mais n'en renoue pas moins avec sa jeunesse pour parler une langue populaire, villageoise.

Mao Zedong revient sur l'histoire chinoise à partir d'un point de vue moderne - le projet révolutionnaire communiste. Il réassimile bien des "choses chinoises" qui lui permettent de donner une "forme nationale" à son marxisme : des conceptions militaires originales, le potentiel paysan et ses limites, la place de l'intellectuel dissident auprès du peuple, le morcellement régional des pouvoirs, la lutte politique comme lutte d'Etat, la pensée sociologique du Confucianisme et dialectique du Daoïsme...

L'histoire chinoise est spécifique, riche [41]. La créativité de Mao tient largement à la façon dont il se la réapproprie. Dans une interview accordée à Anna Louise Strong, en juin 1947, Liu Shaoqi

explique que l'apport principal de Mao a été de « *transformer le marxisme d'une forme européenne en une forme asiatique* ». En effet, « *Marx et Lénine étaient européens ; ils écrivaient dans des langues européennes sur l'histoire et sur des problèmes européens, rarement asiatiques ou chinois. Les principes de base du marxisme sont universels, [mais] Mao Zedong est chinois ; il analyse les problèmes chinois et guide dans leur lutte pour la victoire le peuple chinois. Il utilise les principes marxistes-léninistes pour expliquer l'histoire chinoise et les problèmes pratiques de la Chine. Il est le premier à réussir en cela. (...) Mao n'a pas seulement appliqué le marxisme à de nouvelles conditions, mais il lui a donné un nouveau développement. Il a créé une forme chinoise ou asiatique de marxisme* » [42]. Mao oppose cet enracinement national à la prétention universaliste de nombreux idéologues européens. Il pousse très loin l'argument : le seul marxisme concret est un marxisme qui a acquis une forme nationale. Universel dans sa méthode, le marxisme vivant est toujours original. Plus tard, le culte de la personnalité aidant, le maoïsme sera tour à tour défini comme le marxisme sinisé et comme le marxisme de notre temps : il y a eu Marx, le père fondateur, puis Lénine et les débuts de l'époque impérialiste ; il y a Mao, à l'époque contemporaine.

Si Mao incorpore à sa pensée politique beaucoup d'éléments de l'histoire nationale, il n'offre pas d'interprétation conceptuelle originale de la formation sociale chinoise. Il ne réveille pas le débat sur le mode de production asiatique et se contente de donner une "forme chinoise" aux concepts européens comme celui de féodalisme, transcrit dans le vocable désignant la Chine impériale, *fengjian* [43].

Rappelons, pour rendre justice à Mao, que ce n'est que très récemment que les théoriciens marxistes ont recommencé à traiter systématiquement de cette question d'importance majeure [44]. Mais on sent ici ses limites. En termes d'orientation, Mao innove radicalement, mais il ne fait pas de même pas en termes de conceptualisation : la généralisation du terme de "semi-féodal" ne fait que souligner l'existence d'un problème de fond (l'originalité réciproque des histoires européennes et chinoises), sans le résoudre.

Le statut de Mao comme philosophe ou théoricien reste très controversé [45]. Il produit, durant cette période, des œuvres méthodologiques importantes : *De la pratique* et *De la contradiction* [46]. Il me semble que ces textes, sans être exceptionnels, manifestent de réelles qualités dialectiques [47], surtout si l'on tient compte du contexte. Le matérialisme mécaniste domine alors les milieux de l'IC. Mao utilise les *Cahiers philosophiques* de Lénine, partiellement traduits en chinois, mais il est coupé des élaborations ultérieures (Gramsci, Lukas...). Il puise dans la tradition dialectique chinoise [48]. Mais le statut de la philosophie n'est pas le même dans la culture chinoise, plus préoccupée de son utilité immédiate, que dans la culture occidentale, plus conceptuelle ; ce qui fait dire à Francis Soo que Mao, pour un Occidental, ne mérite pas le titre de Philosophe, mais qu'il le mérite pour un Chinois (encore qu'il s'agisse d'un philosophe bien particulier puisqu'il ne se contente pas de commenter les Classiques) [49].

Le mouvement de sinisation du marxisme répond donc à un besoin : adapter les références idéologiques à une pratique et des orientations qui rompent avec les "canons" de l'orthodoxie internationale officielle. Campagnes contre le dogmatisme, la "sinisation" et le Mouvement de rectification qui lui succède, prolongent la lutte de fraction engagée voilà dix ans contre le porteur du Dogme, Wang Ming. Les "28 bolcheviques" se voient ridiculisés sur le plan idéologique après avoir été battus sur le plan politique. Ils perdent l'autorité que confère le Savoir acquis en URSS. Les membres de cette fraction gardent leur place au Comité central, mais sont officiellement condamnés. Dans une résolution du 20 avril 1945, le CC critique « *un groupe de membres du parti qui n'avaient pas l'expérience de la lutte pratique révolutionnaire et qui avaient commis des erreurs gauchistes à caractère dogmatique* » et qui étaient « *dirigés par le camarade Chen Shaoyu [Wang Ming]* ». Ils « *commirent des erreurs de caractère dogmatique [et] se drapaient dans la toge de "théoriciens" du marxisme-léninisme...* ». Cette ligne erronée « *fut celle qui exerça l'influence la plus*

profonde sur le Parti et, pour cette raison, lui fut le plus funeste » [50].

L'attaque contre Wang Ming implique une critique de Staline [51]. Cela n'empêche pas Mao de chanter officiellement les louanges du maître du Kremlin. Il prononce, en décembre 1939, à l'occasion de son 60^e anniversaire, un discours de circonstance. On sent percer l'ironie derrière l'hommage grossièrement appuyé : *« Le camarade Staline est le chef de la révolution mondiale. L'apparition de Staline parmi les hommes est un grand événement (...). Comme vous le savez, Marx est mort et Lénine et Engels sont morts également. Si nous n'avions pas un Staline, qui nous donnerait des ordres ? C'est vraiment une grande chance »* [52].

« Si nous n'avions pas un Staline, qui nous donnerait des ordres ? ». La formule en dit long sur ce qu'est devenu le Comintern. Il est bien fini le temps où l'IC avait une vie propre, où un Henk Sneevliet pouvait discuter âprement les décisions de la diplomatie soviétique [53]. Le Comintern est devenu un simple instrument du Kremlin. Quand il devient encombrant, Moscou décide de le dissoudre, le 15 mai 1943. Mao salue avec un soulagement évident cette dissolution. Il affirme que *« l'impératif [de l'heure] est de renforcer les partis communistes nationaux dans chaque pays ; on n'a donc plus besoin de ce noyau dirigeant international »*. La situation est devenue si complexe et mouvante que *« l'Internationale communiste, très éloignée des luttes réelles de chaque pays »* ne convient plus. *« Les cadres dirigeants des partis communistes dans chaque pays ont grandi et ont donc atteint la maturité politique »*. Le PC chinois en particulier a fait la preuve de ses capacités de puis 1935 (conférence de Zunyi...). *« La dissolution de l'Internationale communiste [vise à] renforcer [le PC] afin de lui donner dans chaque pays une plus forte réalité nationale »* [54].

La résolution adoptée à ce sujet par le CC du PCC déclare sans ambages qu'*« à compter d'aujourd'hui, le Parti communiste chinois se libère des obligations imposées par les statuts de l'Internationale communiste et par les résolutions de ses différents congrès »*. En effet, *« la guerre de libération nationale (...) exige que les partis communistes de tous les pays soient indépendants pour régler tous les problèmes, en tenant compte des particularités nationales et des conditions historiques propres à chaque pays »* [55].

Le mouvement de sinisation du marxisme a donc plus d'une fonction : affirmer la légitimité d'un marxisme à la "forme chinoise", souligner la nécessité d'une application créative de la méthode marxiste, consolider sur le plan idéologique la victoire politique contre la fraction Wang Ming, réduire l'autorité de Staline, donner au PCC la possibilité d'assurer son autonomie face à Moscou sur tous les terrains... Mais la "sinisation", c'est aussi l'affirmation d'un nationalisme grandissant (celui des Han, ce "grand peuple de 450 million" à l'histoire plurimillénaire) et le début du culte de la personnalité de Mao.

Le culte de Mao a ses racines propres, mais on touche à l'un des aspects les plus pernicieux de l'influence stalinienne dans le mouvement communiste mondial. L'Autorité bureaucratique du Centre moscovite, pour mieux s'imposer, s'incarne dans le culte de Staline. Les pratiques et conceptions fractionnelles sont implantées dans tous les partis. La résistance à la mainmise stalinienne s'adapte à ces méthodes. L'affirmation d'une légitimité nationale s'incarne dans une figure charismatique alternative. Le culte de la personnalité, une incroyable dégradation des idéaux communistes, sans être universel, devient une norme.

Le culte de Mao est officialisé à l'occasion du 7^e Congrès du PCC, réuni en mai 1945 : le nom de Staline est retiré des statuts du PCC, la Pensée de Mao Zedong [56] est introduite dans ce document fondamental. Liu Shaoqi, numéro deux du parti, est le grand prêtre de ce nouveau culte dont il récite le credo, mêlant le fond (les modes de pénétration du marxisme en Chine) et la louange : *« La Pensée de Mao Zedong, c'est un nouveau développement du marxisme dans la révolution nationale-démocratique de l'époque actuelle dans les pays coloniaux, semi-coloniaux et semi-féodaux. C'est un*

modèle admirable de nationalisation du marxisme... (...) En tant que disciple de Marx, d'Engels, de Lénine et de Staline, ce que Mao Zedong a fait c'est précisément d'unir la théorie marxiste avec la pratique de la révolution chinoise pour donner naissance au communisme chinois la Pensée de Mao Zedong (...) [qui] constituera en outre une contribution grande et utile à la libération du peuple de tous les pays, et surtout à la cause de la libération de toutes les nations d'Orient. (...) La Pensée de Mao Zedong, de sa conception de l'Univers jusqu'à son système de travail, c'est (...) la sinisation systématique du marxisme, la transformation du marxisme de sa forme européenne en une forme chinoise (...) Ceci constitue l'un des grands exploits de l'histoire du mouvement marxiste mondial, c'est l'extension sans précédent du marxisme, la meilleure des vérités, à une nation de 450 millions d'habitants. Ceci mérite tout particulièrement notre reconnaissance. Notre camarade Mao Zedong n'est pas seulement le plus grand révolutionnaire et le plus grand homme d'Etat dans l'histoire de la Chine, il est aussi le plus grand théoricien et homme de science. » [57]

La campagne de dénonciation des dogmes donne naissance à un nouveau Dogme. Le PCC rejette l'autorité de Moscou, affirme son caractère profondément national et commence à postuler à un rôle de Guide en Orient. Pour Mao, les « principes » du marxisme « peuvent se résumer en une seule phrase : 'Se révolter est justifié ' » [58]. Pourtant, il ne fera pas bon se révolter contre son culte...

La question paysanne

Le bilan du travail rural du PCC est remarquable. C'est le premier parti communiste, suivi de près par son cousin vietnamien, qui s'implante massivement dans le monde rural, et organise à ce point le mouvement paysan. Organisant massivement la paysannerie, le PCC doit s'armer à cet effet. La "ligne de masse" prépare les militants d'origine urbaine à adopter un mode de vie rudimentaire et fruste, culturellement étranger au monde des métropoles côtières. Il faut apprendre à parler la langue du village, à respecter ses usages, à connaître ses symboles. Il faut s'adapter à un nouvel univers mental.

Les Chinois pénètrent la communauté villageoise et réussissent là où les Russes ont échoué. Lénine a accordé une importance très grande à la question agraire, poursuivant un véritable travail pionnier. Les bolcheviques ont soutenu le soulèvement rural de 1917 sur la base des revendications paysannes, modifiant leur propre programme contre l'avis de marxistes plus "orthodoxes" comme Rosa Luxembourg. Ils ont noué une alliance ouvrière-soldat-paysanne essentielle à la victoire. Mais il n'ont pas su construire une organisation communiste villageoise étendue, solide, avant la conquête du pouvoir. Le maoïsme innove. Il ne s'allie pas avec la paysannerie en s'appuyant sur une base urbaine, il encadre la mobilisation rurale. Il se fait le porte-parole de la revendication paysanne et se place ainsi sur le terrain occupé traditionnellement en Russie par les socialistes révolutionnaires et que les bolcheviques ont brusquement investi en 1917.

En Chine, le servage et le statut juridiquement subordonné du paysan qui lui correspond, le grand domaine féodal, n'ont jamais eu la même réalité que dans la Russie tsariste. L'économie de plantation ne s'est pas développée comme en Malaisie. L'agrobusiness, la révolution verte, le marché d'import-export n'a pas pénétré comme dans tant de pays dépendants d'aujourd'hui. La situation varie du Nord, plus traditionnel, au Sud où l'influence des villes modernes est plus grande, où les rapports entre bourgeoisie urbaine, propriété foncière et commerce sont étroits. Mais, dans l'ensemble, l'agriculture chinoise est avant tout, comme la russe, une agriculture paysanne au sens propre, une agriculture familiale où le travail joue un rôle beaucoup plus important que le capital. Les contradictions sociales s'aiguisent entre paysans et gentry, notables, propriétaires ruraux. Mais on a vu que le PCC s'attache particulièrement à l'analyse des stratifications internes à la paysannerie [59]. La lutte pour la terre et les biens, contre l'usure et l'endettement, prend en effet

fréquemment l'aspect d'une lutte au sein de la paysannerie qui se clive en riches, moyens, pauvres, dépossédés, et non seulement au sein du village ou contre des éléments étrangers à la communauté [60].

L'expérience chinoise renouvelle l'expérience russe et offre des leçons convergentes. Vu la nature des revendications paysannes (qui déterminent les tâches concrètes) le développement précoce de conflits de classes au sein de la paysannerie n'implique pas une dynamique socialiste immédiate. La place centrale des luttes démocratiques [61] dans ce type de révolution est confirmée.

La nécessité d'approfondir la compréhension de la question paysanne se fait clairement sentir. En Chine, comme en Russie, la réalité paysanne va à l'encontre de nombreuses idées reçues : la paysannerie ne disparaît pas et ne se retourne pas contre le pouvoir socialiste [62]. Sans jouer de rôle historique indépendant, elle refuse de se "décomposer". Elle noue une alliance durable avec le régime révolutionnaire. Elle s'affirme à la fois individualiste, conservatrice, et ouverte à des entreprises à caractère moderniste, collectif, socialiste. C'est tout un nouveau débat sur les facteurs de cohésion et de différenciation de la paysannerie, sur son caractère étroitement familial ou communautaire, passéiste ou moderne, que l'expérience chinoise contribue à enrichir [63].

L'administration révolutionnaire et le double pouvoir territorial : entre révolution et conservatisme

Le double pouvoir émerge sous une forme territoriale. Une administration révolutionnaire se constitue. Coupé des centres économiques nationaux, ce pouvoir administratif n'est pas à proprement parler un embryon d'Etat, une version réduite de ce qu'il sera après la victoire -mais cette coupure n'est pas sans conséquence pour l'avenir. Le corps de fonctionnaires des zones libérées joue un rôle significatif dans la constitution du régime communiste. Or, il se développe sans rapport direct avec les classes urbaines, dont la classe ouvrière. Le rapport de substitution que l'appareil du PCC et de l'armée rouge entretient avec le prolétariat est renforcé par ce processus de lutte de pouvoir.

Le milieu villageois, malgré son potentiel révolutionnaire, reste très conservateur ; c'est particulièrement vrai à Yan'an qui abrite l'administration centrale communiste, où se retrouvent des milliers de nouveaux militants urbains, des travailleurs, des étudiants, des intellectuels. Le Shaanxi n'est pas le Jiangxi. Cette province rurale est reculée, déshéritée, très modestement peuplée. La mise en œuvre de la politique communiste se ressent de cet environnement et tout particulièrement la lutte pour la libération de la femme.

La Chine révolutionnaire des années 1930-1940 offre, en ce domaine, une image très contrastée dans le temps et l'espace. Dans la République soviétique du Jiangxi, une loi très radicale sur le mariage a été adoptée. Mao a engagé un véritable combat pour l'égalité dans les relations sexuelles, heurtant de front la morale traditionnelle. Il fait de la sexualité - de la liberté pour les femmes et les hommes de se chercher un partenaire, un conjoint, à l'encontre des marnages arrangés - une arme dans la lutte révolutionnaire. Il défend activement le droit au divorce contre de profondes résistances.

Avec l'extension de la lutte dans le Nord, les femmes sont mobilisées. Les associations féminines du PCC s'implantent. La solidarité entre épouses s'organise ; des "meetings d'amertume" permettent d'affirmer une conscience collective de leur condition. Les femmes battues se révoltent... En perspective historique, l'émancipation féminine apparaît bien, en Chine, comme une composante majeure du combat pour la modernisation, la libération nationale et la révolution sociale. Les lettrés

réformistes de la fin de la dynastie mandchoue ont mis en cause le statut de la femme. Le soulèvement populaire des Taïping, dans sa phase dynamique, a prôné l'égalité des sexes et a vu la participation active de nombreuses femmes populaires. La révolution républicaine a contribué à modifier la condition de la bourgeoise. Le Mouvement du 4 Mai a miné la légitimité du confucianisme qui enserme la fille et l'épouse dans un réseau étouffant de devoirs. L'industrialisation bouleverse la situation de l'ouvrière qui échappe à l'encadrement villageois. La lutte féminine s'étend au monde rural et s'approfondit durant la Troisième Révolution chinoise.

L'histoire chinoise illustre la place considérable qu'occupe dans les révolutions contemporaines la levée des femmes pour leur émancipation ; mais elle met aussi en lumière la profondeur des résistances sociales et culturelles. A Yan'an même, le mouvement s'enlise. La très radicale Loi sur le mariage de 1934, rééditée, reste lettre morte. Hua Chang-ming note que dans cette région, le mariage est avant tout une transaction financière. Le paysan pauvre qui a péniblement accumulé de quoi s'acheter une femme n'est pas prêt à la laisser partir. Le droit au divorce ne passe pas. Les limites d'âge ne sont pas respectées. La direction communiste fait retraite, abandonnant le thème de la liberté de mariage pour celui, sans grande conséquence, de "l'harmonie familiale" au bénéfice des épouses.

L'appareil administratif et politique révolutionnaire recule d'autant plus facilement qu'il grandit rapidement et que les femmes sont rares : elles deviennent un privilège de cadre - des cadres qui ne respectent pas nécessairement au sein de leur couple les principes d'égalités et qui utilisent leur pouvoir politique pour conforter leur pouvoir masculin [64]. Il faudra attendre 1950 pour qu'une nouvelle loi sur le mariage soit édictée et que le combat contre la tradition reprenne avec l'approfondissement de la révolution sociale dans les villes et les campagnes. La condition féminine a changé dans la République populaire sur les fronts du travail, de la famille, l'idéologie ; mais les victoires se voient toujours remises en question par le "vieil homme", le poids des "coutumes féodales", l'arriération, la bureaucratie [65].

Stalinisme et "communismes nationaux"

Au moment du 7^e Congrès du PCC, le maoïsme s'affirme comme un courant constitué. Ni dans ses origines, ni dans sa doctrine, ni dans son action, il n'est réductible au stalinisme [66]. Le stalinisme se forme dans la contre-révolution bureaucratique au sein d'une société de transition. Le maoïsme se forme dans la lutte révolutionnaire de pouvoir au sein d'une société semi-coloniale. On a pris note, à plus d'une reprise, de l'influence stalinienne sur le PCC. Mais les racines idéologiques du maoïsme sont diversifiées ; elles comprennent la tradition du 4 Mai et son éventail culturel, l'apport précoce de l'IC et des sources chinoises dont il est difficile de sous-estimer l'importance.

Le PCC devient maoïste en se libérant de la subordination politico-organisationnelle que lui imposent les maîtres du Kremlin. Il ne s'affirme pas pour autant comme l'antithèse marxiste-révolutionnaire du stalinisme. Le maoïsme émerge à la fois au sein du mouvement communiste mondial stalinisé et contre la politique de Moscou. Le PCC critique la voie stalinienne de développement [67], mais il n'intègre pas à sa doctrine originelle des leçons essentielles de l'expérience russe. Les maoïstes perçoivent clairement qu'un parti au pouvoir risque de se "couper des masses". Ils pensent que la "ligne de masse" doit aider à faire face à ce danger, mais ils n'en déterminent pas la nature et donc l'ampleur réelle [68].

Dans le mouvement ouvrier mondial, la position du PCC reste ambivalente. Il soutient le principe d'indépendance des partis nationaux, mais se range du côté de Staline quand, en 1948, les Yougoslaves sont exclus du Cominform [69] sous des accusations infamantes [70]. Le PCC impose

son indépendance, mais s'affirme prêt à payer le prix qu'il faut pour son alliance avec Moscou. Du point de vue international, les positions chinoises apparaissent contradictoires. Mais, vu de Chine, le PCC est un parti cohérent - d'une cohérence remarquable sans laquelle il n'aurait pu traverser comme il l'a fait les épreuves. Il ne mérite pas le qualificatif de "centriste" au sens où un courant politique peut osciller entre réforme et révolution, ou entre stalinisme et marxisme révolutionnaire.

Ces deux faces du maoïsme chinois reflètent le poids des contraintes historiques, nationales et internationales, qui ont présidé à sa formation et qui influent profondément sur le cours général de sa révolution. Le PCC intègre les conditions de la lutte en Chine et s'adapte à elles. Son enracinement national fait sa force, mais impose aussi des limites à son évolution politique - cela s'explique par le contexte mondial de l'époque. Le maoïsme prend forme au moment où le stalinisme triomphe. L'histoire du PCC illustre les limites du pouvoir de la bureaucratie soviétique. Préoccupée avant tout de ce qui se passe en Europe, elle ne réussit pas à se soumettre durablement le parti chinois - ni d'ailleurs quelques autres comme les PC vietnamien et yougoslave. Mais nul n'échappe pour autant à son influence. Sa puissance tient à son contrôle de l'Etat soviétique et au chantage qu'elle peut exercer sur des mouvements qui ont vitalement besoin de son appui, ou de sa neutralité, dans leur combat contre l'impérialisme. Le nationalisme égoïste de la bureaucratie soviétique suscite la résistance nationaliste des sections de l'IC les plus enracinées et combattives.

Le poids du stalinisme est d'autant plus redoutable que le mouvement ouvrier européen bat la retraite. Le nazisme triomphe en Allemagne, Franco emporte la guerre civile en Espagne, le Front populaire français s'enlise dans le réformisme. La guerre mondiale approche. Les peuples du monde colonial et semi-colonial ne peuvent compter sur l'aide rapide d'une révolution prolétarienne dans un pays capitaliste développé. La défaite des luttes révolutionnaires dans le monde impérialiste a des conséquences très profondes et durables pour les partis du monde colonial et semi-colonial [71].

Le maoïsme, mouvement révolutionnaire, n'est pas le stalinisme, mais ne peut se comprendre sans lui [72]. La victoire de la bureaucratie soviétique porte un coup mortel à l'internationalisme. C'est dans ces conditions que se constituent ce que j'appelle, faute de mieux, des "communismes nationaux" [73]. Ces courants prennent forme dans une longue lutte de pouvoir. Ils s'avèrent capables de définir les voies de leur révolution, leur cohérence est celle de leur propre trajectoire historique. Mais, malgré leurs qualités, ils restent tributaires d'un contexte marqué par la suprématie stalinienne dans le mouvement ouvrier international. La sclérose de la recherche marxiste renforce leurs traits empiriques. Les rapports entre partis devenant de plus en plus formels, l'horizon national de chaque expérience révolutionnaire devient de plus en plus difficile à dépasser.

L'évolution du maoïsme ne s'arrête pas en 1945. Il sera bientôt confronté à de nouvelles tâches - celles d'une société de transition - et à un contexte international changeant. Mais il a atteint son âge mûr et il restera profondément marqué par les conditions qui ont présidé à sa formation.

Pierre Rousset

A suivre...

Notes

[1] Pierre Rousset, "La révolution chinoise. Tome 2 : le projet maoïste à l'épreuve de la lutte de

pouvoir”, Cahier d’étude et de recherche n°3, Institut international de recherche et de Formation : Amsterdam, mars 1987.

[2] Le Guomindang a évacué cette province, située au Nord du Shaanxi (deux “a’), après la défaite de Taiyuan (la capitale).

[3] Voir chapitre précédent.

[4] Le regroupement des forces communistes correspond pour une part à un plan central et pour une part à l’évolution de la situation locale. Il existe par ailleurs une variété de groupes de guérillas indépendants.

[5] Elle s’adosse à la frontière de trois provinces : Shaanxi-Gansu-Ningxia. Les bases rouges étaient généralement situées dans ces confins géographiques pour des raisons militaires (difficultés d’accès), économiques (autarcie qui permet aux communistes de développer une économie de résistance indépendante) et politico administratives (possibilité de jouer sur les conflits entre les autorités provinciales). La base du Jin-Cha-Ji est, elle, située en plaine. Les résistants doivent creuser d’immenses réseaux de tunnels pour se protéger. Avec Lin Biao et Nie Rongzhen, c’est l’une des bases les plus importantes. Elle s’étend dans le Shanxi, le Chahar et le Hebei, non loin de Pékin.

[6] Mao Zedong, “La nouvelle démocratie”, extraits de la version originale publiée dans Carrère d’Encausse et Schram, “Le marxisme et l’Asie”, p. 351.

[7] Idem, pp. 355-356. En 1951, pour la réédition de ce texte, Mao a remplacé “nature sociale” (en début de citation) par ‘nature de classe du pouvoir politique”. La version officielle est publiée dans les ŒC, t. 2, pp. 363-411.

[8] Idem, p. 352. Mao a rajouté : “C’est pour cette raison qu’une telle révolution fraie aussi la voie - une voie d’ailleurs encore plus large - au développement du socialisme”. Les passages en italique (comme dans les citations suivantes) ont été supprimés ou remaniés par Mao en 1951. Les remarques sur les changements introduits en 1951 sont, comme toujours, celles de Stuart Schram.

[9] Idem, pp. 351-352.

[10] Mao Zedong, “La révolution chinoise et le Parti communiste chinois”, 1939. “Le marxisme et l’Asie” pp. 269-275. Le texte complet donné dans les OEC. (t. 2, pp. 325-356) suit d’assez près la version originale de ce cours rédigé par Mao et quelques autres durant l’hiver 1939. Les passages ici cités sont de la plume de Mao.

[11] La version de 1951 dit ici : “tout en maintenant les entreprises capitalistes privées en général...”.

[12] Dans la version de 1951, ce dernier membre de phrase (“c’est la révolution du front uni de toutes les classes”) a été supprimé.

[13] En 1951, Mao a rajouté “sous la direction du prolétariat”.

[14] En 1951, Mao ajoute ici “et au communisme”.

[15] En 1951 : “Le mouvement révolutionnaire dirigé par le Parti communiste chinois”.

[16] Dans une autre partie de ce texte, Mao analyse les rapports entre la paysannerie et le prolétariat chinois, affirmant que “le prolétariat chinois a bien des avantages particuliers qui lui permettent de devenir la force dirigeante au sein de la révolution chinoise”, idem p’ 312.

[17] Ou la transformation, ou la transcroissance : les traductions varient. De même, les spécialistes notent que le terme chinois pour la révolution ininterrompue devrait en fait être traduit par la formule ‘révolution permanente’.

[18] Discours du 7 mai 1937, op. cit., p. 267. Dans un autre texte de 1935, Mao déclare que “seuls des contre-révolutionnaires trotskystes peuvent être assez extravagants pour dire que la Chine a déjà achevé sa révolution démocratique bourgeoise, et que la seule révolution qui reste désormais à accomplir est la révolution socialiste. La révolution de 1924-1925 a été une révolution démocratique bourgeoise, et cette révolution n’a pas été achevée, mais a subi une défaite” (“La tactique de la lutte contre l’impérialisme japonais”. rapport présenté le 27 décembre 1935 à une conférence des militants du Parti, idem, p. 265). Trotski ne défendait pas le point de vue que lui attribue Mao. Il préconisait au contraire d’organiser une lutte défensive autour de mots d’ordre démocratiques.

[19] Il est malheureusement vrai que des trotskystes, tout à la polémique contre la conception stalinienne de la “révolution par étape” l’ont parfois oublié et n’ont vu dans la révolution permanente qu’une combinaison instantanée de révolution démocratique et de révolution socialiste, perdant ce faisant le maillon essentiel de cette combinaison : le processus de transition/transcroissance.

[20] Léon Trotski, “La révolution permanente”, Gallimard, Paris 1963, p.40.

[21] Idem, p. 49. On voit à quel point Stuart Schram lui-même, qui semble avoir lu Mao avec plus d’attention que Trotski, se trompe quand il oppose la conception léniniste de la transcroissance à la conception trotskyste de la révolution permanente (voir note 1, page 266 de son introduction à “Mao présenté par Stuart Schram”).

[22] Trotski, op. cit., p. 92.

[23] La théorie de la révolution permanente ne présente pas un système universel et rigide concernant la transcroissance du processus révolutionnaire dans les pays arriérés. La façon dont ce processus se déroule, dont les tâches démocratique et socialiste se succèdent ou se combinent, dépend en effet de divers facteurs concrets comme la nature de la formation sociale, le contexte historique, le résultat des luttes antérieures...

[24] Idem, pp. 183.

[25] Idem, pp. 94-95.

[26] Je préfère pour ma part utiliser aujourd’hui le terme de révolution et de revendications démocratiques nationales plutôt que démocratiques bourgeoises pour souligner le changement de contexte historique et de dynamique sociale.

[27] Trotski note dans la thèse 3 sur la révolution permanente que « non seulement la question agraire, mais aussi la question nationale, assignent à la paysannerie, qui constitue l’énorme

majorité de la population des pays arriérés, un rôle primordial dans la révolution démocratique. Sans une alliance entre le prolétariat et la paysannerie, les tâches de la révolution démocratique ne peuvent pas être résolues ; elles ne peuvent même pas être sérieusement posées. Mais alliance entre ces deux classes ne se réalise pas autrement que dans une lutte implacable contre l'influence de la bourgeoisie libérale nationale », op. cit., p.229.

[28] Thèse 5 sur la révolution permanente, op. cit., p. 230.

[29] Lénine luttait déjà pour assurer une direction prolétarienne à la révolution démocratique et à la dictature démocratique de la paysannerie et du prolétariat.

[30] Notons que cette prépondérance est un fait, une donnée dans la Chine des années 1930.

[31] Discours du 7 mai 1937, p. 266. Voir aussi le chapitre précédent sur la conception maoïste du front uni.

[32] Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'état des alliances au moment de la victoire dans les révolutions chinoise, vietnamienne, cubaine ou nicaraguayenne.

[33] Pour Denise Avenas, la problématique de Mao « collait » à la réalité chinoise avec la même marge d'incertitude que la théorie léniniste de la révolution avant 1917 à la réalité de la Russie tsariste, incertitudes liées au caractère inégal et combiné de la formation économique et sociale des pays arriérés, qui permit à Lénine de dire en 1917 non pas que sa formule était erronée, mais qu'elle s'était réalisée sous d'autres formes que celles prévues » ("Maoïsme et communisme", Galilée, Paris 1976, pp. 132-133).

[34] Pour ce faire, il faut en effet étudier la formation et l'évolution des conceptions de la social-démocratie et l'apport propre de chacun des dirigeants marxistes russes, rapportés à l'expérience effective des révolutions de 1905 et 1917.

[35] *Zengfeng*, rectifier le vent, le style.

[36] Liu Shaoqi a écrit en 1939 son ouvrage le plus connu "Pour être un bon communiste", ŒC, t. I, pp. 111-178. Voir aussi "De la lutte à l'intérieur du Parti", 2 juillet 1941 (version revue en juin 1943), pp. 191-231.

[37] Mao Zedong, "Sur la nouvelle étape", rapport présenté au 6^e Plénum du Comité central, octobre 1939, Mao Tse-toung présenté par Stuart Schram, pp. 202-205. Dans la version des ŒC les passages en italique ont été supprimés ou profondément remaniés. La formule "sinisation du marxisme" a, entre autres, disparu de ce texte.

[38] Mao Zedong, "Réformons nos études, notre parti et notre littérature", discours à l'ouverture de l'école du Parti à Yan'an, 1^{er} février 1942, idem pp. 206-207 et 212-213. Même remarque que précédemment concernant les parties en italique.

[39] Les travaux de Stuart Schram, déjà cités, sont très intéressants en ce domaine. Pour une étude sur le processus de "sinisation" et le rôle de Chen Boda, secrétaire de Mao durant de longues années, voir Raymond Wylie, "Mao Tse-tung, Ch'en Po-ta and the 'sinification of Marxism', 1936-38", *The China Quarterly* n° 79, septembre 1979.

[40] Elles comprennent des influences socialistes et anarchistes. L'anarchisme connu, au début

du siècle, un développement notable parmi les révolutionnaires est-asiatiques. Li Dachao et, dans une certaine mesure, Mao ont été influencés. Pour un livre récent sur l'anarchisme en Chine : Jean-Jacquet Gandini, "Aux sources de la révolution chinoise. Les anarchistes, contribution historique de 1902 à 1927", Atelier de Création libertaire, Lyon, 1986.

[41] La spécificité de cette histoire chinoise tient notamment à la place de la tradition étatique centralisée, peut-être unique par sa durée.

[42] Anna Louise Strong. "The Thought of Mao Tse-tung", "Amerasia", juin 1947, pp. 161-162.

[43] Ce point est très important. Fengjian était traduit par féodalisme et vice-versa. Cela a nourri un quiproquo permanent entre Occidentaux (pour qui le terme a pour contenu une réalité européenne) et Chinois (pour qui le terme a pour contenu une réalité différente). Le thème du mode de production asiatique est maintenant réintroduit dans la recherche marxiste en Chine, voir Wu Dakun, "The Asiatic Mode of Production in History as Viewed by Political Economy in Its Broad Sense", dans Su Shaozhi et autres, "Marxism in China", Spokesman, Nottingham, 1983, pp. 53-77. Ce petit livre présente quatre textes chinois contemporains sur la recherche marxiste, le mode de production asiatique, l'humanisme et Rosa Luxembourg qui donnent une idée du redéveloppement récent de la théorie en Chine populaire.

[44] Voir chapitre 3. Quand Mao appelle à la sinisation du marxisme, les écrits tardifs de Marx sur la question sont oubliés, ainsi que l'apport original des théoriciens populistes russes. Celui de Troski est oblitéré par le stalinisme. Cet apport concerne avant tout la façon dont il intègre la dialectique du développement inégal et combiné à l'époque impérialiste et dont il utilise cette méthode pour aborder la formation sociale et le processus révolutionnaire russes dans leur globalité. Par contre, il n'innove pas dans l'analyse des classes sociales dans les pays arriérés et, particulièrement, de la paysannerie. L'apport de Lénine est ici considérable, mais reste inachevé : ce n'est qu'à la fin de sa vie que Lénine découvre un nouvel angle d'approche, très prometteur (voir son article "De la coopération" du 4 janvier 1923, ŒC, t. 33, pp. 481-484).

[45] Pour la plupart, les théoriciens marxistes occidentaux le considèrent piètre philosophe, mais il y a des exceptions (notamment le français Althusser).

[46] Tous deux publiés dans les ŒC, t. 1.

[47] Voir Roland Lew, "Maoism, Stalinism and the Chinese Revolution". Tariq Ali ed., "The Stalinist Legacy", Penguin Books, 1984, pp. 287-294.

[48] Voir par exemple J.W. Freiberg. "The Dialectic in China : Maoist and Daoist", "Bulletin of Concerned Asian Scholars" vol.9, n°51, janvier-mars 1977.

[49] Francia Y. K. Soo, "Mao Tse-tung's Theory of Dialectic", D. Reidel Publishing Company, "Sovietica", 1981, pp.134-136. Voir aussi Joseph Needham, "Within the Four Seas, The Dialogue of East and West". George Allen & Unwin, 1969.

[50] "Décision sur certaines questions de l'histoire de notre Parti (adoptée le 20 avril 1945 par la 7^e Assemblée plénière élargie du Comité central du PCC élu par le VII^e Congrès)". Mao Zedong, ŒC, t. 4, 1941-1945. Editions sociales, Paris 1959, pp. 215 et 224. Cette résolution n'a pas été reproduite ultérieurement dans les ŒC. Elle présente une histoire très fractionnelle du PCC. Elle critique nommément ceux qui « se qualifiaient bruyamment de "bolchéviques cent pour cent" » et qui continuent alors à être officiellement membres du CC, comme Bo Gu (Po Kéou). Quant à

Wang Ming (Tchen Chao-yuëi ou Ouang Ming dans la transcription des Editions sociales), il est dénoncé à plusieurs reprises. Liu Shaoqi apparaît, dans cette résolution, comme le dirigeant numéro deux du parti.

[51] A plus d'une reprise, Mao a explicitement lié la fraction des "28 bolcheviques" à Moscou. En avril 1956, par exemple, Mao raconte ce qui n'est pas écrit dans la résolution de 1945. Il note qu'elle est liée à l'Internationale communiste. « Les résolutions de la Quatrième session plénière [de 1931 : la prise de pouvoir par les "28 bolcheviques"] ont été rédigées par les Russes et nous ont été imposées, en particulier la ligne Wang Ming ». Plus tard, « pendant la résistance antijaponaise, il y eu aussi des tendances de droite », liées encore une fois pour une part à Wang Ming (la "seconde ligne Wang Ming") ("Intervention lors de la Conférence élargie du Bureau politique du Comité central", avril 1956, Editions du Cerf, Paris, 1975, p. 163). Lors de son "Intervention à la Conférence de Chengdu", en mars 1958, Mao rappelle que « les opportunistes de "gauche" chinois ont presque tous contracté cette tendance lorsqu'ils étaient à Moscou » et ce au moment où « la domination de Staline commençait à se consolider ». Le dogmatisme s'est développé quand « l'influence de Mif a été la plus forte ». (idem, p. 479).

[52] Mao Zedong. "Staline est notre chef", discours prononcé à Yan'an le 21 décembre 1939, "Mao Tse-toung présenté par Stuart Schram", p. 5 14.

[53] Bien qu'il ait le premier prôné rentrée du PCC dans le Guomindang, Sneevliet s'était violemment opposé à la décision soviétique d'envoyer une aide matérielle (et surtout militaire) massive, à partir de 1923, au parti de Sun Yatsen. Il craignait en effet les tendances militaristes qui se manifestaient dans le Guomindang. Voir l'intéressant article de Tony Saich et Fritjof Tichelman, "Henk Sneevliet : A Dutch Revolutionary on the World Stage", "The Journal of Communist Studies", vol. 1 n°52, juin 1985, p. 183. Une biographie de Henk Sneevliet, par F. Tichelman, doit bientôt paraître aux Editions La Brèche (Paris).

[54] "Rapport détaillé du camarade Mao Tse-toung sur les questions posées par la dissolution de l'Internationale communiste", 26 mai 1943, Alain Roux, "Le Parti communiste chinois et la dissolution de l'IC", "Cahiers d'Histoire de l'institut Maurice Thorez", n°22, 3^e trimestre 1977, pp. 58-60. Pour Staline, comme la suite des événements allait rapidement le prouver, la dissolution de l'IC ne signifiait en aucune façon la reconnaissance de l'indépendance des partis nationaux.

[55] Idem, pp. 64-65. Ces deux textes ont été publiés à l'époque dans le journal "Libération". Alain Roux en donne une traduction intégrale.

[56] Pour la Pensée de Mao Zedong, je garde ici la traduction de Schram et des ŒC de Liu Shaoqi (Pékin). Des maoïstes ont expliqué qu'il fallait lire 'Pensée Mao Zedong' (sans le "de" intercalaire) dans le sens collectif de maoïsme (comme il y a léninisme). L'argument serait plus convaincant... s'il n'y avait pas eu culte de la personnalité - et du vivant même de Mao !

[57] Liu Shaoqi, "Sur le Parti", 14 mai 1945. Rapport au 7^e Congrès du PCC, Carrère d'Encausse et Schram, pp.362-364. Une partie de ce rapport est reproduite sous le titre "A propos du Parti" dans les ŒC. pp. 339-396. Voir aussi "On the Party", Foreign Language Press, Pékin, 1950.

[58] "Staline est notre chef", p. 512. Est-ce par hasard que Mao rappelle ce principe précisément dans cet article ?

[59] Voir fin du chapitre 2.

[60] Ce qui pose de difficiles problèmes en matière de front uni social. Voir chapitre précédent.

[61] Les revendications démocratiques portent sur des questions sociales, comme la distribution de la terre, et non seulement sur des questions politiques, comme les libertés.

[62] La paysannerie devait, dans l'analyse marxiste traditionnelle, se décomposer rapidement, donnant naissance d'un côté à une bourgeoisie rurale et de l'autre à un prolétariat. En tant que telle, elle devait s'opposer au pouvoir révolutionnaire dès les débuts de l'étape socialiste. La politique bolchevique tendait donc à nouer une alliance temporaire avec elle et à faciliter l'approfondissement des clivages internes en vue de remplacer l'alliance avec toute la paysannerie par une alliance du prolétariat urbain et rural avec la paysannerie pauvre.

[63] Précisons que le débat sur la question agraire et l'évolution des structures rurales contemporaines, dans les pays dépendants, ne se réduit pas au débat sur la paysannerie. Je n'ai pas encore pu assimiler de façon satisfaisante les termes de ces débats fondamentaux. Parmi l'abondante littérature qui porte sur la paysannerie, notons Teodor Shanin, "Roots of Otherness..." (déjà cité) et "Measuring Peasant Capitalism. The Operationalization of Concepts of Political Economy : Russia's 1920s-India's 1970s", in E. H. Hobsbawm et al., "Peasant in History", Oxford University Press, 1980 ; Samuel Popkin, "The Rational Peasant. The Political Economy of Rural Society in Vietnam", University of California Press, 1979 ; James Scott, "The Moral Economy of the Peasants, Rebellion and Subsistence in Southeast Asia", Yale University Press, 1976 ; Eric Wolf, "Peasants", Foundations of Modern Anthropology Series, 1966 et son classique "Les guerres paysannes du vingtième siècle", Maspéro, 1974 ; Cuhen, Gutkind, Brazier, eds., Peasants and Proletarians, The Struggles of Third World Workers", Monthly Review Press, 1979.

[64] Il y a beaucoup d'exemples à ce sujet qui concernent y compris Mao. Pourtant, si l'on veut bien tenir compte du contexte historique et conjoncturel, il n'est pas certain que les cadres maoïstes aient été en ce domaine plus conservateurs que les militants révolutionnaires contemporains du monde occidental...

[65] Voir notamment Hua Chang-ming, "La condition féminine et les communistes chinois en action, Yan'an 1935-1946", Centre de Recherche et de Documentation sur la Chine contemporaine et Ecole des Hautes études en Sciences sociales, Paris 1981 ; Delia Davin, "Women Work, Women and Party in Revolutionary China", Oxford University Press, 1979 ; Elisabeth Croll, "Feminism and Socialism in China", Routledge & Kegan Paul, 1978. Voir aussi les reportages déjà cités de Belden et Hinton, ainsi que Isabel et David Crook, "Revolution in a Chinese Village : Ten Mile Inn", Routledge & Kegan Paul, 1959.

[66] C'est pourquoi je pense qu'il est impropre de qualifier le PCC de 'stalinien', même au sens idéologique. Le PCC est... maoïste, précisément.

[67] Jack Belden écrit : « Il devait m'arriver souvent d'entendre avec surprise, dans les Régions libérées, des communistes et des non-communistes déclarer que l'URSS avait fait du paysan un serf de l'Etat. Par ailleurs, les communistes critiquaient avec violence la réforme agraire russe. "Nous voulons éviter cela", me disaient-ils souvent, "Les Russes n'ont pas seulement fait beaucoup de fautes, que nous ne devrions pas imiter, mais aussi leur propre base ne peut pas convenir à la Chine », "La Chine ébranle le monde", p. 79. Ce n'est cependant qu'au milieu des années 1950 que Mao tente d'élaborer une voie originale pour la Chine en transition.

[68] L'armement moral reste le moyen privilégié pour lutter contre le bureaucratisme. Le rôle de la démocratie politique dans le régime socialiste est largement ignoré. Ce n'est, encore une fois,

qu'au milieu des années 1950, après les crises hongroise et est-allemande, que Mao aborde le problème des contradictions propres d'une société de transition (qui ne se réduisent pas au poids du passé et à l'influence de l'impérialisme...).

[69] Nom du regroupement international des PC qui a succédé à la dissolution de l'IC.

[70] Le dirigeant yougoslave Dedijer se demande « comment les communistes chinois pouvaient-ils être d'accord avec la honteuse résolution de 1948 dirigée non seulement contre la Yougoslavie, mais contre les principes sur lesquels la révolution chinoise s'était appuyée pour triompher » (Vladimir Dedijer, "Le défi de Tito, Staline et la Yougoslavie". Gallimard-NRF, 1970. P. 204). Les Yougoslaves rendront cependant largement la monnaie de leur pièce aux Chinois quand ils refuseront de condamner l'intervention américaine en Corée deux ans plus tard, une intervention impérialiste caractérisée sous couvert du drapeau de l'ONU.

[71] Les militants occidentaux "décus" des mouvements de libération nationale, parce que ces révolutions ne sont pas aussi belles qu'ils l'espéraient, ne devraient pas l'oublier. Les peuples et les mouvements révolutionnaires du tiers monde paient un prix très lourd pour les batailles perdues en Europe (défaites qui s'expliquent, pour une large part, par les conséquences du stalinisme).

[72] L'impact du stalinisme été tel qu'aucun courant révolutionnaire contemporain ne peut se comprendre sans lui. La Quatrième Internationale plonge précisément ses racines dans le combat antibureaucratique engagé en URSS, dans les années 1920-1930, contre la dégénérescence stalinienne de la révolution.

[73] J'ai avancé cette notion à l'occasion d'un débat sur les partis communistes et le stalinisme ouvert dans les colonnes de la revue "Critique communiste (Marx ou Crève)" en 1975-1976. Voir Michel Lequenne, "Sur le centrisme" (n°1, avril-mai 1975), Christian Leucate, "Sur la crise du stalinisme" (n°5, février-mars 1976), Pierre Rousset, "Stalinisme, centrisme et 'communismes nationaux'" (n°6, avril-mai 1976), Roland Lew, "Marxisme en Occident, marxisme en Orient" et "Révolution en Asie et marxisme" (n°24, septembre 1978). Je signale tout particulièrement le dernier article de Roland Lew qui présente une critique en règle - et fort intéressante - de mon livre de 1975, "Le Parti communiste vietnamien".